À propos de la personne

Le Suisse Carl Lutz (de son vrai nom Karl Robert Lutz) est né le 30 mars 1895 à Walzenhausen, dans le Vorderland appenzellois. Il a grandi au sein d'une famille méthodiste pratiquante, où il était l'un des dix enfants. Après un apprentissage commercial, M. Lutz émigra aux États-Unis en 1913, où il travailla et fit des études, avant d'entrer au service de la légation suisse à Washington en 1920. En 1935, il épousa Gertrud Fankhauser ; ce mariage sans enfant s'est soldé par un divorce en 1946. De 1935 à 1941, Carl Lutz a travaillé au consulat de Jaffa, dans le mandat britannique de Palestine, où il a été témoin des troubles arabo-juifs ainsi que de la situation des ressortissants allemands dans le mandat britannique. Début 1942, Lutz devint vice-consul à Budapest et chef du service des intérêts étrangers. Il représenta notamment la Grande-Bretagne et les États-Unis. Après l'occupation allemande de la Hongrie en mars 1944 et les déportations massives de Juifs hongrois vers Auschwitz, Carl Lutz a mis en place l'une des plus grandes opérations de sauvetage civiles de l'Holocauste. Grâce à un contingent de certificats britanniques pour la Palestine, il délivra des lettres de protection et des passeports collectifs, les étendit à des familles entières et plaça des dizaines de milliers de personnes sous la protection de la Suisse. Environ 76 bâtiments, dont la célèbre « Glashaus » de la rue Vadász, ont servi de refuges.

Selon certaines estimations, Carl Lutz aurait sauvé environ 62 000 personnes, soit près de la moitié des Juifs de Budapest qui ont survécu. Il a négocié avec le gouvernement hongrois de Horthy, favorable à l'Allemagne, ainsi qu'avec Edmund Veesenmayer et Adolf Eichmann ; il a sauvé des Juifs des marches de la mort et s'est même jeté une fois dans le Danube pour sauver une femme blessée par balle. La Suisse lui a par la suite reproché d'avoir outrepassé ses compétences. En 1949, Lutz a épousé la Hongroise Maria Magdalena («Magda») Grausz, qu'il avait protégée avec sa fille Agnès ; il a adopté la jeune fille. En 1964, le mémorial de l'Holocauste Yad Vashem à Jérusalem lui a rendu hommage, ainsi qu'à sa première épouse Gertrud, en les désignant « Justes parmi les nations ». Il a également été nominé à trois reprises pour le prix Nobel de la paix. Carl Lutz est décédé le 12 février 1975 à Berne. Sa belle-fille, Agnès Hirschi, perpétue sa mémoire. FokusIsrael.ch s'est entretenu, à l'aide de l'IA, avec Carl Lutz au sujet de son histoire, de ses convictions, de ses actes et de sa relation avec les Juifs.

Par Sacha Wigdorovits

Monsieur Lutz, quand avez-vous pris conscience pour la première fois du sort

réservé aux Juifs hongrois qui étaient entassés dans ces trains ?

Carl Lutz : Lorsque les Allemands ont occupé la Hongrie en mars 1944 et que les trains ont rapidement commencé à circuler, nous avons vu ces gens fouettés à coups de fouets à chien, vautrés dans la boue, le visage ensanglanté. C'est là que j'ai compris : ce n'était pas une évacuation, c'était l'extermination.

Aviez-vous déjà conscience auparavant de ce que les nazis entendaient par «solution finale de la question juive» ?

Carl Lutz : Je savais ce qu'étaient la persécution, l'étoile jaune et le travail forcé. Mais ce n'est qu'en 1944 que nous avons pris pleinement conscience que l'« évacuation vers l'Est » signifiait les chambres à gaz – lorsque la province s'est vidée et que les trains sont partis pour Auschwitz. En juin, les protocoles d'Auschwitz nous sont parvenus. Dès lors, le terme « solution finale » n'était plus un terme officiel, mais synonyme de meurtre.

Quand avez-vous mûri la décision d'aider les Juifs ?

Carl Lutz : Cette décision a mûri alors que la foule se tenait devant la légation et que je ne cessais de me demander comment je pourrais les aider sans devenir moi-même une persona non grata. En tant que chrétien, que je ne voulais pas être seulement de nom, venir en aide à ceux qui étaient dans le besoin était un devoir de conscience.

Vos supérieurs, notamment le gouvernement suisse et le Conseil fédéral, savaient-ils ce que vous faisiez ?

Carl Lutz : J'ai agi selon ma conscience, sans demander l'avis de Berne ni bénéficier de son soutien. Nous nous sentions abandonnés par le monde extérieur. Un conseiller fédéral m'a dit plus tard : « Vous n'aviez d'ailleurs aucune autorité pour mener cette opération de sauvetage. » La désignation de « passeports collectifs suisses » était considérée comme irrecevable.

Que lui avez-vous répondu ?

Carl Lutz : Je lui ai répondu en substance : « Les lois de la vie sont plus fortes que les lois des hommes. Si quelqu'un se noie, je n'attends pas d'autorisation avant de le sauver. Si tant de pays enfreignent les lois pour tuer, un seul a le droit de les enfreindre pour sauver. » J'ai agi selon ma conscience, et non selon les dossiers. Les

passeports collectifs étaient le seul moyen qui protégeait encore les Juifs persécutés.

Après la guerre, les autorités suisses vous ont même réprimandé pour avoir outrepassé vos compétences. Quel effet cela a-t-il eu sur vous ?

Carl Lutz : Cela m'a fait l'effet d'un coup de poing. Je n'ai reçu aucun remerciement à mon retour en Suisse. Seulement cette question à l'entrée sur le territoire : « Avez-vous quelque chose à déclarer à la douane ? » Depuis lors, deux personnes cohabitent en moi : le Suisse humaniste, qui a souvent honte de sa suissitude – et le diplomate condamné au silence.

Quel a été le moment le plus difficile et le plus dangereux de cette période ?

Carl Lutz : Je savais que je marchais d'heure en heure sur un volcan. Adolf Eichmann (le principal responsable de l'extermination des Juifs hongrois, N.D.L.R.) m'a dit qu'aucun Juif ne quitterait Budapest vivant, que mes efforts étaient vains. Pendant quatre heures, nous sommes restés debout dans la neige et la glace à la briqueterie d'Óbuda, à trier les lettres de protection. Des scènes déchirantes. Aujourd'hui encore, je me demande qui nous avons envoyé à la mort.

Comment avez-vous donc réussi à convaincre Eichmann de vous laisser faire ?

Carl Lutz : Il m'a dit que je parlais comme Moïse devant le pharaon, mais qu'il n'était que le fidèle serviteur de son maître. Je lui ai répondu : « Monsieur l'Obersturmbannführer, à mes yeux, il n'y a ni Juifs, ni Allemands, ni Suisses, mais seulement des êtres humains qui veulent sauver leur vie. Si vous étiez juif, vous viendriez vous-même me voir. » Il m'a répondu : « Bon sang, vous avez un courage incroyable. »

Quelles étaient vos relations avec l'envoyé suédois Raoul Wallenberg, qui s'est lui aussi engagé pour le sauvetage des Juifs ?

Carl Lutz : Peu après son arrivée, à l'été 1944, Wallenberg m'a rendu visite à la légation américaine. Il m'a dit qu'il souhaitait mener une opération de sauvetage et m'a demandé le texte de nos lettres de protection. Je l'ai renseigné du mieux que j'ai pu. D'autres diplomates se sont inspirés de cette méthode ; nous avons sorti des gens des colonnes de déportation.

Vous avez sauvé la vie de plus de 62 000 Juifs à l'époque, soit plus que n'importe

quel autre sauveteur pendant l'Holocauste : quel sentiment cela vous inspire-t-il avec le recul ?

Carl Lutz : Je suis heureux que, grâce à nos actions, l'espoir ait perduré là où, sans cela, il n'y avait que le fouet et la boue. Mais je regrette de ne pas avoir sauvé davantage de personnes. Il était extrêmement dangereux de négocier avec Adolf Eichmann. Pour les personnes sauvées, c'était la dernière lueur d'espoir – pour nous, le pire supplice psychologique.

Lorsque vous repensez à cette époque : y a-t-il quelque chose que vous regrettez ? Que feriez-vous différemment ?

Carl Lutz : Oui. Aujourd'hui encore, je ne peux m'empêcher de me demander combien de personnes nous avons peut-être condamnées à une fin tragique, en plus de celles que nous avons pu sauver. Je regrette de ne pas avoir pu sauver davantage de mes semblables. Le tri entre les faux et les vrais papiers était une véritable torture mentale.

Vous aviez auparavant travaillé au consulat suisse de Jaffa, dans le territoire sous mandat britannique de Palestine. Cela a-t-il eu une quelconque influence sur votre décision d'aider les Juifs hongrois ?

Carl Lutz : À Jaffa, j'ai été témoin des troubles et j'ai défendu les intérêts allemands. Les Allemands s'en sont souvenus par la suite. Les certificats palestiniens sont devenus l'outil juridique. La détresse des Juifs était pour moi, en tant que chrétien, un impératif de conscience – indépendamment de ma fonction, mais l'expérience vécue à Jaffa m'a ouvert les yeux pour la suite.

Un autre Suisse qui, par conviction, s'est dévoué de manière désintéressée pour sauver les Juifs persécutés par les nazis était Paul Grüninger, commandant de police à Saint-Gall. L'avez-vous déjà rencontré et avez-vous discuté avec lui de ses actions de sauvetage ?

Carl Lutz : Je n'ai pas rencontré Paul Grüninger et je ne lui ai pas parlé. Nos chemins ne se sont pas croisés. Chacun a agi selon sa conscience, là où il se trouvait. Je n'ai découvert son histoire que plus tard, de loin. À Budapest, nous étions seuls face à Eichmann, aux Croix fléchées (les nazis hongrois, ndlr) et aux trains.

En Israël, au mémorial de l'Holocauste Yad Vashem, vous avez été honoré en 1964

du titre de « Juste parmi les nations » pour votre acte de courage. Qu'est-ce que cela a signifié pour vous ?

Carl Lutz : L'hommage rendu par Yad Vashem s'adressait également à Gertrud (la première épouse de Carl Lutz, ndlr). Il représentait une reconnaissance là où les autorités restaient muettes. Dans ma jeunesse, j'avais demandé à la Providence de me confier une mission particulière. Lorsque les Juifs de Budapest sont venus me voir, j'ai senti : c'était cela. La conscience l'emportait sur les dossiers.

Remarque: cette interview s'appuie sur les écrits et les propos transmis par Hannah Arendt, qui ont été identifiés et restitués à l'aide de l'intelligence artificielle. Dans notre série « Entretiens avec des légendes », nous nous entretenons avec des personnalités aujourd'hui disparues issues des milieux politiques, religieux, scientifiques et culturels, qui ont joué un rôle important pour le judaïsme et Israël. Nous souhaitons ainsi les faire connaître, ainsi que leurs idées, au public d'aujourd'hui. Ont déjà été publiés des entretiens avec :

Theodor Herzl, le fondateur du sionisme moderne

Chaim Weizmann, premier président d'Israël

David Ben-Gurion, le premier Premier ministre d'Israël

Golda Meir, la seule femme à avoir occupé jusqu'à présent le poste de Premier ministre d'Israël

Anwar Sadat, le président égyptien qui s'est rendu à Jérusalem en 1977 pour conclure la paix avec Israël

Moïse, qui a conduit le peuple juif de l'esclavage égyptien vers la liberté

Maïmonide, le grand savant juif qui vécut aux XIIe et XIIIe siècles

Lord Jonathan Saks, ancien grand rabbin de Grande-Bretagne

Sigmund Freud, le fondateur de la psychanalyse

Albert Einstein, le fondateur de la théorie de la relativité

Robert Oppenheimer, le « père de la bombe atomique »

Hedy Lamarr, icône hollywoodienne et inventrice

Estée Lauder, l'entrepreneuse et fondatrice d'un groupe international

Milton Friedman, lauréat du prix Nobel d'économie

Levi Strauss, l'inventeur du jean

Elie Wiesel, écrivain et lauréat du prix Nobel de la paix

Primo Levi, le chimiste et écrivain italien

Theodor Adorno, philosophe et sociologue allemand

Martin Buber, philosophe, spécialiste des religions et écrivain.

Hannah Arendt, journaliste et penseuse controversée

Sacha Wigdorovits est président de l'association « Fokus Israel und Nahost », qui gère le site web fokusisrael.ch. Il a étudié l'histoire, la philologie allemande et la psychologie sociale à l'université de Zurich et a notamment travaillé comme correspondant aux États-Unis pour la SonntagsZeitung ; il a également été rédacteur en chef du BLICK et cofondateur du journal gratuit 20minuten.